NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 N° 4 1955

La conversion de Paul Claudel. Notes théologiques

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 359 - 371

https://www.nrt.be/fr/articles/la-conversion-de-paul-claudel-notes-theologiques-2405

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La conversion de Paul Claudel

Notes théologiques

Toute la vie de Paul Claudel fut dominée par sa conversion et ne fit que dérouler les conséquences de cet instant fulgurant où, tout d'une pièce, il passa de l'incroyance à la foi : en multiples actes et paroles innombrables, elle explicita son intuition initiale. Son œuvre, de même, n'est qu'une énorme affirmation de la Présence, dont il eut alors le sentiment bouleversant : elle est l'écho de cette Parole qui, comme à Moïse, fut pour lui la révélation d'un Etre personnel. Sa poésie chante et son théâtre joue cette Présence dans l'univers des choses et des personnes : toujours imprégnés par un souvenir vécu, ils racontent indéfiniment la transformation dont leur auteur fut l'objet, ils décrivent cette Pâque spirituelle qui, sous l'action de la grâce, fait accéder les hommes à la véritable existence.

Profondément émouvant sur un auditoire, comme j'ai pu souvent le constater à une lecture publique, le récit de la conversion de Claudel mérite donc d'être étudié de près [1]. Admirable morceau de prose littéraire, où, avec justesse, la forme est adaptée à la sincérité des confidences, il est aussi une forte pièce de l'arsenal apologétique, tant l'action de Dieu y apparaît comme un phénomène positif, indubitable et inexplicable. Mais à la théologie il offre aussi des éléments de réflexion : la théologie de la foi, en particulier, s'enrichit volontiers d'observations expérimentales. C'est sous cet aspect que nous examinerons ici le récit claudélien, en analysant d'abord l'attitude d'incroyance, puis en essayant de définir les éléments de l'acte dialectique qui la transforme en foi.

Le récit de Claudel doit être rapproché de *Magnificat,* l'une des *Cinq Grandes Odes,* composée deux ans après (1909) ; il est éclairé aussi par la *Correspondance avec Jacques Rivière* et par la préface de *A la trace de Dieu* (1925) qui en est la conclusion.

I. L'INCROYANCE

L'incroyance de Claudel est elle-même la négation d'une foi première, foi d'enfant sans doute, réelle cependant ; il avait fait « une bonne première communion », et ce n'est qu'à son entrée au lycée Louis-le-Grand, vers quinze ans, qu'il avoue ne plus croire.

1. Ecrit en 1909, ce récit a paru pour la première fois dans *la Revue des Jeunes* du 10 octobre 1913 ; il a été plusieurs fois reproduit, notamment dans *Contacts et Circonstances.* On le trouvera aussi dans *Pages de Prose,* recueillies et présentées par A. Blanchet (Gallimard), p. 275.

Illusoirement motivé, son refus émane avant tout d'un *acte personnel,* où il entre une part de responsabilité. Comme toujours, chez l'adulte conscient, et à quelque degré au moins, l'incroyance est un choix : « Je ne veux pas ». Il n'est pas difficile de reconnaître la source profonde de cette option négative : la séduction de la liberté dans l'ordre moral, le rejet de toute autorité et de toute loi. « Je vivais, dit Claudel, dans l'immoralité ». « Il est, dit-il encore, infiniment plus facile de ne pas croire que de croire. Le monde sensible nous entoure et nous presse de tous côtés : il est simple de ne rien voir du tout par delà. Des instincts puissants nous commandent. Il est on ne peut plus commode d'y obéir [2] ». Envahie et encombrée par les passions, « rebelle, impatiente de frein, dans son avidité de connaissances et de sensations nouvelles [3] », la jeunesse de Claudel, comme plus tard celle de Jacques Rivière, vérifie la loi de l'univers surnaturel, si clairement mise en relief par l'Evangile de saint Jean : la mauvaise volonté aveugle le regard de l'esprit et amortit l'élan de la recherche religieuse. L'orgueil de la chair et la suffisance de la pensée ferment l'homme à la Parole intérieure, à l'hypothèse d'un Rédempteur, à l'existence même de Dieu.

Médiocres et pâles, les *motifs* de cette négation ne font que transposer ce choix dans l'ordre de l'esprit : en essayant de le justifier, ils tentent de redonner au moi une certaine cohérence. La première raison est d'ordre philosophique : la pluralité des mondes semble à Claudel « inconciliable » avec la foi. S'agit-il ici de la difficulté d'étendre l'Incarnation à d'autres humanités possibles? Ou plutôt de l'impossibilité d'admettre l'improbable, la gratuite préférence de l'Amour pour le misérable habitant d'un « canton détourné de la nature », suivant le mot de Pascal? Le rejet du Dieu-Amour et l'assimilation de l'homme à une chose sans dignité ni valeur vont de pair. — La seconde raison est d'ordre exégétique : la lecture de *la Vie de Jésus,* de Renan, qui, écartant le témoignage de Jésus sur lui-même, le réduit à un surhomme.

Ces motivations intérieures sont favorisées par des *influences sociologiques.* Absence d'éducation religieuse profonde : famille « indifférente », catéchisme superficiel, formalisme des observances. Absence de communauté religieuse au lycée : un aumônier sans doute, mais inefficace et lointain, et nul groupe ni mouvement de jeunes. Bien plutôt, ambiance pénétrante d'un climat universel d'irréligion : les « tristes années quatre-vingts », le règne du positivisme matérialiste, « l'épanouissement de la littérature naturaliste » (Maupassant,

2. *La « jolie foi de mon enfance »* (*Positions et Propositions,* II. Cité dans *Pages de prose,* p. 284).
3. *Lettre à J. Rivière,* du 24 octobre 1907.

Mérimée, les Goncourt...). La science triomphante prétend évacuer le mystère et se constitue en explication totalitaire, pendant que la littérature, sourde ou aveugle au mystère et au surréel, copie la réalité et colle à l'apparence. Quant aux grands hommes, auxquels la foule a tant besoin de se référer, ils sont alors presque tous incroyants : « Renan régnait... Victor Hugo venait de disparaître dans une apothéose » (1885).

Au reste, à des variantes près, le contenu de l'idéologie athée n'a guère changé depuis lors, dans ses structures :

1) L'absence de Dieu entraîne d'abord un *panthéisme scientifique* : « J'acceptais, dit Claudel, l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur ; je croyais que tout était soumis aux lois et que ce monde était un enchaînement dur d'effets et de causes que la science allait arriver après-demain à débrouiller parfaitement ». Règne de l'*en-soi*, comme on dirait aujourd'hui : le monde est une sorte de grand être, de machine parfaite, dont tous les éléments sont déterminés par une nécessité absolue. Rien n'arrive que sous l'effet d'une fatalité et il n'est rien qui ne soit prévisible : nulle faille pour l'éclosion de la vie, de l'esprit, de la liberté, pour l'intervention d'un Dieu.

2) Dans l'ordre moral, que l'esprit ne peut cependant réduire à néant, Dieu est remplacé par des *idéaux abstraits*, on dirait aujourd'hui par des *valeurs*. Dans *Magnificat*, Claudel les énumère : « La Justice, le Progrès, la Divinité, l'Humanité, les Lois de la nature, l'Art, la Beauté ». Le Devoir aussi, l'impératif kantien, mais réduit à une catégorie formelle [4]. En somme, un moralisme, indépendant de toute métaphysique, à peine même rattaché à un acte de la conscience.

3) Scientisme et moralisme athées se caractérisent par la primauté du *général* sur l'individuel et de l'*idée* sur le concret [5]. Aliénée dans les déterminismes physiques ou les formalismes abstraits, la personne disparaît, englobée dans un univers d'objets, dont elle est une pièce ou un rouage. Il faudra attendre l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889) et surtout *L'Action* (1893) pour que l'homme émerge à nouveau comme un centre personnel, appelé à une destinée originale. Nul encore, à part Lachelier, ne réfléchit sérieusement à l'acte, par lequel le moi se détermine librement vers la vérité ou le bien, comme nul ne songe à fonder l'existence sur la « reconnaissance » d'autrui et la « réciprocité des consciences ».

Claudel exprime les *conséquences* tragiques de la négation athée : dévalorisée, contredite dans ses aspirations les plus profondes, la personne est réduite au désespoir : elle fait, à la lettre, sa « saison en enfer ». Le mystère de la mort, auquel elle se heurte, la désoriente

4. « Quant à l'idée du devoir kantien que nous présentait mon professeur de philosophie, M. Burdeau, jamais il ne me fut possible de la digérer ».

5. « La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi ».

et l'angoisse, car tout en elle proteste contre un anéantissement total. Isolée et sans références, rien de fini ne peut lui tenir lieu d'un Absolu vivant : enfermée dans un monde clos, elle ne débouche pas sur une Présence. Menacée par le suicide, il ne lui reste plus qu'à tenter l'expérience dégradante de ce que Kierkegaard appelle l'esthétisme, soit dans les nourritures terrestres les plus crues, soit dans le « jeu » plus distingué, mais illusoire et sans chaleur, de l'art, qui « n'est qu'une pâle contrefaçon de la sainteté ». « Où il n'y a pas Dieu, il n'y a pas de vérité ; où il n'y a pas d'être, il n'y a rien [6] ».

II. LA CONVERSION

Mais toutes les négations de l'homme ne font pas que l'Amour infini de Dieu ne subsiste dans l'éternité et ne se déploie dans le temps : Dieu est, Dieu vient.

Par un témoignage magnifique, Claudel manifeste cette Existence et cette Initiative : sa conversion apparaît comme un acte gratuit de la Miséricorde divine, donnant à l'homme la grâce de se prêter à son action. Elle renouvelle l'Evangile du Bon Samaritain, plus encore peut-être que celui de l'Enfant Prodigue : il est difficile, en effet, de déceler chez le jeune Claudel un retour vers la maison paternelle, et c'est plutôt au blessé du chemin que s'adresse le regard de Dieu.

On peut toutefois reconnaître les préparations de Dieu, suivre les acheminements du « limier divin » : malgré certaines apparences, Dieu ne s'est pas brutalement révélé à une âme éblouie, et la coupure décisive de l'illumination a été précédée d'une phase de maturation. A l'encontre d'une psychologie atomiste, il faut ici faire appel aux analyses bergsoniennes. L'invasion de l'être surnaturel prend appui sur le passé, qu'elle ne contredit pas entièrement, mais dont elle épanouit le germe et à l'attente duquel elle répond.

C'est dans *Le Soulier de satin* que Claudel exprime le plus clairement sa théorie de la conversion, et il est vraisemblable que la pièce reflète une expérience personnelle. Cette théorie nous est donnée par l'exergue, qui cite successivement le proverbe portugais : « Dieu écrit droit sur lignes brisées » et le mot célèbre de saint Augustin, « *Etiam peccata* » : tout concourt à l'action de Dieu, « même le péché ». Dans le prologue, le Jésuite martyr dévoile le *sens* du drame et implore Dieu pour son frère Rodrigue :

« Faites de lui un homme blessé parce qu'une fois en cette vie il a vu la figure d'un ange ».

Et, en songeant aussi à Prouhèze, il continue :

6. *Lettre à J. Rivière,* du 25 mai 1907.

« Remplissez ces amants d'un tel désir qu'il implique, à l'exclusion de leur présence dans le hasard journalier
L'intégrité primitive et leur essence même telle que Dieu les a conçus autrefois dans un rapport inextinguible. »

Le respect de la liberté est poussé si loin par Dieu qu'Il utilise le péché même pour manifester avec éclat la puissance de sa miséricorde, et sa longue patience prépare la victoire de son intervention. Poussée à son paroxysme, la passion ouvre la blessure qui sera le chemin de la grâce : l'appétit d'absolu se réveille dans la poursuite d'un objet humain, spécialement dans l'amour de la femme, puis éprouve le vide du fini dans la déception du désir ou la douleur de l'absence. Alors, pense Claudel, aliénée par la servitude de l'orgueil ou des sens, l'âme est mieux préparée à invoquer Dieu, à L'accueillir s'Il se révèle : elle retrouve, avec le sens du divin, son « intégrité primitive ».

Il ne semble pas, au moins faute de documents précis, que, dans le cas du jeune Claudel, la passion ait joué un tel rôle; mais le résultat est le même, de par la déception des idéaux humains. C'est jusqu'au désespoir qu'il souffrit de son état, offrant ainsi une exemple vécu de la dialectique, décrite par Kierkegaard : l'extrême *angoisse* fut pour lui appel et présence du Dieu vivant.

Tous ne sont pas capables d'éprouver ces formes absolues : il faut avouer que Claudel était doué d'un exceptionnel tempérament, d'une vitalité prodigieuse, comme le manifestera son œuvre torrentielle, comme l'exprimeront ses héros, depuis Tête d'or jusqu'à Rodrigue. A n'en pas douter, son évolution vers Dieu fut favorisée par sa nature de feu, capable de résistance et d'orgueil, mais aussi de soumission docile et de généreuse expansion. Cherchant une proie d'élite, Dieu dut aimer ce jaillissement violent, ce besoin d'absolu, cet appétit du Tout. Entre bien d'autres, ce jeune homme impérial devait séduire son regard et tenter sa méthode privilégiée.

Mais cette séduction naturelle devait être l'amorce d'une certaine bonne volonté, le commencement d'une recherche et d'un accueil. A l'encontre d'un durcissement égoïste, la conscience du jeune Claudel demeure disponible et détachée : le péché, qu'elle embrasse, n'est pas une révolte de l'esprit, mais une attitude juvénile et spontanée. Le mal ne se réclame pas de principes logiques, ni d'un système fermé, et les faiblesses de la chair laissent à l'âme cette capacité de « mouillature » dont parlait Péguy [7]. « O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et combien il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité [8] ». Voyons encore un signe de cette souplesse et de cette jeunesse du cœur dans cette confidence postérieure, qui proteste contre cette parole de Renan : « Après tout, la vérité est peut-être triste » :

7. *Note conjointe* (Gallimard), pp. 97-102.
8. *Magnificat*, p. 80.

« Je n'étais pas chrétien alors, mais je comprenais profondément des documents célestes comme les chœurs d'*Antigone* et la *Neuvième Symphonie*. Je savais déjà du fond de mon cœur et de mes entrailles que la grande joie divine est la seule réalité et que l'homme qui n'y croit pas sincèrement ne fera jamais œuvre d'artiste pas plus que de saint, mais simplement de pauvres devoirs prétentieux d'homme de lettres et force fleurs de papier [9] ».

Cette réceptivité du pécheur, qui est déjà une grâce, est appuyée par une action de Dieu dans le concours de certaines *influences*. Si la conversion est souvent due à l'affection d'un ami, à l'enveloppement d'une présence, le cas se vérifie pour Claudel dans l'influence d'Arthur Rimbaud.

« La lecture des *Illuminations*, puis, quelques mois après, d'*Une Saison en enfer*, fut pour moi, dit Claudel, un événement capital. Pour la première fois, ces livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnaient l'impression vivante et presque physique du surnaturel ».

Ce dernier mot est excessif, car il ne s'agit que d'une réaction d'artiste et de « voyant » contre le réalisme brutal de l'objectivité, une protestation symboliste contre la prétention de l'apparence à enfermer tout le réel. Toujours est-il que Rimbaud réveille en Claudel le dégoût des abstractions, le besoin d'une possession physique de la vérité « dans une âme et dans un corps » : c'est le mot final d'*Une Saison en enfer*. Il lui redonne le sens du concret : « Je vécus, dit Rimbaud, étincelle d'or de la lumière nature ». Le sens aussi d'un univers spirituel, dont le monde visible et temporel n'est que la projection et la figure : « Elle est retrouvée. — Quoi ? — L'Eternité. — C'est la mer mêlée — Au soleil ». Rimbaud apprend encore à Claudel l'angoisse de la pureté, non pas sans doute celle des sens mortifiés, mais cet ensemble de conditions crucifiantes, qui permettent l'accès du poète à la vision d'un surréel : « O pureté, pureté ! C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! Par l'esprit on va à Dieu ! Déchirante infortune ! » Il ne lui cache pas enfin les difficultés de la tâche : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face [10] ».

Providence aussi, n'en doutons pas, dans cette disposition des faits et cette *maturation des événements*, qui organise des coïncidences et multiplie les chances : embusqué, Dieu attend l'homme au tournant. Et c'est l'Office de Noël, à Notre-Dame, le 25 décembre 1886, où est attiré un jeune dilettante, à la recherche d'inspiration pour « quelques exercices décadents ».

Mais cette action, encore extérieure et enveloppante, n'aboutirait

9. *Lettre à J. Rivière*, du 24 octobre 1907.
10. Claudel cite ce mot dans le récit de sa conversion et se l'approprie.

pas sans une intervention plus *directe*, immédiate et personnelle, de Dieu. Elle est à la fois « forte et suave », irrésistible et douce : Dieu attire, mais sans violenter. Plus intérieur à une âme que son propre moi, c'est du dedans qu'il opère, par une Causalité qui n'est pas sur le même plan que les influences psychiques ou interpersonnelles et, à fortiori, que les forces biologiques ou mécaniques : la liberté est sauve, et pourtant Dieu fait tout. Intervention *gratuite* aussi, qui, sans mérite de l'homme, le distingue entre tous et le choisit personnellement : « Il *m*'aime, il *m*'appelle » [11].

Si l'acte de foi dépasse infiniment la conscience que l'homme en prend, il apparaît pourtant sur le plan *psychologique*, surtout dans le cas d'un réaliste tel que Claudel, comme un *contact avec une Présence vivante*, comme la rencontre d'une Réalité, qui s'impose par son « relief », son émergence, sa densité : elle est découverte, plus qu'invention. Lassé des abstractions et dégoûté des idoles, Claudel aperçoit la Vérité, non pas sous un aspect logique et cohérent, ni à titre déductif de conclusion, mais comme une Existence objective et « physique » : « *C'est vrai! Dieu existe!* Il est là ».

Or, cette Présence étrange est éminemment *personnelle* : elle contraste avec l'anonymat et le mutisme des idéaux ou des valeurs.

« C'est quelqu'un, dit Claudel, c'est un être aussi personnel que moi ». Et, dans *Magnificat* : « Et voici que vous êtes Quelqu'un tout à coup ».

Il est assez remarquable que cette révélation de Noël 1886 soit celle de « l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu ».

« Voici que la raison, et la leçon des maîtres, et l'absurdité, tout cela ne tient pas un rien
Contre la violence de mon cœur et contre les mains tendues de ce petit enfant [12] ».

Il s'agit donc bien non pas du Dieu des philosophes, de l'Etre absolu, mais du Dieu vivant, qui se propose comme Sauveur et comme Modèle. Plus tard, la préface de *A la trace de Dieu* parlera du surnaturel comme d'un *donné*, dont la reconnaissance implique les mêmes conditions que pour les faits scientifiques [13]. Or ce Dieu, « il m'aime, il m'appelle » : il prend librement l'initiative d'une Parole,

11. De même, dans *Magnificat* : « Vous m'avez appelé par mon nom — Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi entre tous ceux de mon âge » (p. 80).
12. *Magnificat*, p. 81.
13. L'esprit humain « peut se placer au-devant de ce connu-inconnu dans un état de fraîcheur, de bonne foi, de candeur, de virginité, de sincérité absolue, en même temps que d'attention passionnée »... « Investigation psychologique assez analogue (sauf le profond sentiment sous-jacent d'amour et de révérence) à la disposition du praticien qui capte un phénomène et du médecin ou de l'observateur puissamment attrapés à leurs sujets ».

qui vise à sortir la conscience de son isolement et à la faire entrer dans une intimité amicale. Changement radical d'attitude par rapport aux absolus, qui demeuraient la propriété du moi et qui s'identifiaient avec son activité : la foi est connaissance de Dieu dans la Parole qu'il adresse à l'homme, dans la présentation qu'il fait de lui-même.

Mais ce regard intellectuel est aussi un embrassement du cœur, une adhésion du vouloir : elle est un commencement d'amour, un consentement de principe à Dieu. Renonçant à la suffisance du jugement comme à l'autonomie de la liberté, elle accueille volontiers Dieu qui s'offre, elle se fait disponible et s'abandonne à son action. Le problème est, dès lors, posé à Claudel d'une conversion morale d'une transformation pascale qui l'accordera pleinement au Christ et qui à l'Amour répondra par l'amour.

La douceur de ce rapport d'amitié ne contredit pas un aspect plus *tragique* de la révélation de Dieu : l'alternative entre le oui et le non, entre Dieu et le monde, n'est rien de moins que l'option entre le salut et la perte totale :

« C'est à moi, Paul, entre tous, que le Fils de Dieu s'adressait et il me promettait son amour. Mais en même temps, si je ne le suivais, il ne me laissait d'autre alternative que la damnation »...

Lorsque, plus tard, Claudel encouragera Jacques Rivière à franchir le seuil de la foi, c'est en connaissance de cause qu'il pourra évoquer la « terrible angoisse » de la conversion, qui est, suivant le mot de Pascal, « un petit jugement ». Mais il ajoutera, empruntant cette fois à Beethoven : *Es muss sein!* Il le faut!

« La seule raison pour quoi nous devons croire à Jésus-Christ, c'est *parce que c'est vrai.* Car ce n'est pas Dieu qui est fait pour l'homme, mais l'homme qui est fait pour Dieu[14]. »

*
* *

Dans le cas de Claudel l'acte de foi explicite est une *coupure précise* : daté et situé, il est « événement », au sens de Péguy, rupture et nouveauté : « En un instant mon cœur fut touché et crut ». Il a le caractère inexplicable et mystérieux d'un commencement absolu : la naissance à la foi est celle d'un autre homme. Et, inséré dans un monde nouveau, le fidèle ne sait comment concilier son nouvel univers avec l'ancien. Si, comme on l'a montré, l'acte de foi se relie à l'état antérieur, sa transcendance se manifeste aussi par une *discontinuité* absolue.

14. *Lettre à Jacques Rivière,* du 22 mai 1913.

L'acte de foi pose ainsi des questions psychologiques du plus haut intérêt, et que Claudel n'a pas manqué d'envisager. La fameuse parabole d'*Animus* et d'*Anima* (1925) n'est au centre de l'œuvre claudélienne que parce qu'elle émane d'une expérience personnelle. C'est au plus profond du moi que se réalise la mystérieuse conjonction de Dieu et de l'homme : il existe, non pas dans le subconscient, mais dans le superconscient, un centre de réception des influences supérieures, une région privilégiée et silencieuse des contacts spirituels : c'est *Anima,* l'amoureuse, la contemplative, qui perçoit la voix de l'Epoux et qui s'ouvre à son appel. Soumise au péché, comme tout l'être humain, c'est elle pourtant la première purifiée, la première atteinte par la grâce. A elle il revient d'évangéliser lentement les autres domaines de l'esprit.

C'est la *sensibilité* qui est d'abord touchée : préférence normale dans le cas d'un poète. « Les larmes et les sanglots étaient venus, dit Claudel, et le chant si tendre de l'*Adeste* ajoutait encore à mon émotion ». « Je priais Dieu avec larmes en secret ». Ne jugeons pas médiocre ce bouleversement, qui contribue à la prise de possession du divin dans l'organisme, et qui associe le corps à la transformation de l'âme [15].

Investi par en haut et par en bas, *Animus* fut plus long à se rendre : *Animus,* c'est-à-dire la partie pensante, l'élément intellectuel de l'âme, la conscience et le *Cogito,* avec ses catégories mentales, ses idées et ses opinions, sa logique et sa philosophie, mais aussi ses décisions d'ordre moral et ses comportements pratiques. Claudel avoue que cet « édifice » restait debout et qu'il n'y « voyait aucun défaut ». D'où le difficile problème d'ajuster cette construction antécédente aux exigences vivantes de sa foi, avec laquelle elle était incompatible. C'est ici que le *mystère de la croix* s'est, dans une expérience douloureuse, imposé au nouveau croyant, invité à des renoncements essentiels. Non seulement accepter Dieu par la pointe de l'âme, mais le faire pénétrer dans tous les jugements et tous les actes. Non seulement s'ouvrir à la visite de l'Autre, mais porter le glaive à la racine de l'esprit, mourir à soi-même avec le Christ, se désapproprier de son avoir et faire de son être une oblation pure, un holocauste de feu. L'acte de foi apparaît bien comme un baptême sanglant, un passage au tombeau, avec le Christ, pour accéder à la résurrection.

---

15. Dans un passage de « *La jolie foi de mon enfance* », qui répond à un article de Paul Souday, Claudel proteste contre la sensiblerie et la fadeur religieuses : « Pour que le converti passe par-dessus tous ces obstacles redoutables, et non pas, en général, sans des luttes si dures que le souvenir même en est peu agréable à évoquer, il faut vraiment autre chose que ce que tant de gens imaginent dans la simplicité de leur cœur : l'orgue, l'encens, les vitraux, le *Noël* d'Adam, l'*Ave Maria* de Gounod, les petits moutons de la crèche et les belles statues de Saint-Sulpice ».

L'épreuve se fait plus dure pour Claudel, car il estime à tort que sa foi lui demande l'abandon de sa vocation littéraire et que le christianisme est *incompatible avec l'humanisme* : dans cette religion de mort tout lui est scandale.

« La pensée de l'Enfer, la pensée aussi de toutes les beautés et de toutes les joies, dont, à ce qu'il me paraissait, mon retour à la vérité devait m'imposer le sacrifice, étaient surtout ce qui me retenait en arrière ».

Nous tenons ici le point capital où le christianisme impose une blessure à l'homme de tous les temps, et d'autant plus que l'époque ou l'individu sont plus en appétit d'épanouissement et de culture. Comme tant d'autres, Claudel devait expérimenter que, loin d'être détruite ou mutilée, la nature sort de l'épreuve plus riche de promesses, à condition toutefois qu'elle sache purifier ses valeurs et ordonner ses choix :

« Chose curieuse ! l'éveil de l'âme et celui des facultés poétiques se faisait chez moi en même temps, démentant mes préjugés et mes terreurs enfantines ».

Mais ce qui était ainsi vécu devait être réfléchi et *pensé*. Ce n'est que plus tard, à la suite d'une longue assimilation, que Claudel prendra conscience d'un *accord* supérieur entre le réel et la foi. Peut-être la lecture des notes de Jacques Rivière l'aida-t-elle à découvrir cette connivence, sinon cette connaturalité. Comme son jeune ami, il est vivement frappé par la correspondance du christianisme à la réalité humaine, dont il est « la clef et le couronnement ». « Comme un cheval, dit-il, existe quand il a quatre pieds et tout le reste de ses organes », la religion catholique est vraie parce qu'elle est *complète*, catholique, totale : elle est en sympathie avec l'événement et faite de la même étoffe que le réel. Loin d'avoir besoin d'une explication, c'est elle plutôt qui explique tout, qui déchiffre les énigmes et résout les problèmes : tout sans elle serait absurde et désespéré, avec elle tout s'illumine de clarté et d'espoir. Rien ne lui manque, et chacun de ses éléments partiels est indispensable aux autres, avec lesquels il forme « une masse indivisible [16] ». Apologétique féconde, à condition qu'elle n'oublie pas d'intégrer, dans cet accord entre l'homme et le Dieu chrétien, la nécessité dialectique du mystère de la croix. Claudel n'y manqua pas, et tout son théâtre, notamment *L'Annonce faite à Marie*, *L'Otage* et *Le Soulier de satin*, prend pour thème central la rédemption des âmes et de l'histoire par le sacrifice, dans le cadre de la communion des saints.

Claudel raconte avec quelque détail la manière dont il usa pour évangéliser *Animus* et il est significatif d'y constater la primauté du théologique sur le spéculatif. Ce n'est pas surtout par des raison-

16. Préface de *A la trace de Dieu*, p. 13.

nements en forme, par une logique déductive que fut démantelé l'édifice compact, et décousu le réseau serré de ses opinions philosophiques, mais par son ouverture même à l'*Existence du Christ,* par l'audience de sa Parole. C'est du dedans, par un processus presque biologique, que le germe chrétien s'épanouit dans tout l'organisme. Claudel prit simplement contact personnel avec ce Jésus, qu'il ignorait. Il entra, pour la première fois, dans l'univers biblique, et fit connaissance de l'Evangile : connaissance amoureuse, auditive et dialoguée, méditative plus que raisonnée.

« C'est vrai, je l'avouais avec le centurion, oui, Jésus était le Fils de Dieu. C'est à moi, Paul, entre tous, qu'il s'adressait et il me promettait son amour ».

Désormais, sa religion restera *christologique,* et non seulement par la considération des termes transcendants du mystère, à la manière de Bérulle, mais par l'attachement concret, sensible et visuel, à l'Humanité de l'Homme-Dieu. Toujours ce lecteur de l'Ancien Testament restera fidèle à « l'apparition de la bénignité et de l'humanité de Dieu », dans le mystère qui représente « son éternelle enfance ».

Mais, si la découverte du Christ fut au centre de la conversion de Claudel, elle s'opéra, comme il est normal, par la médiation de l'*Eglise.* Ce n'est pas comme à un souvenir lointain qu'il adhéra à l'Incarnation, mais comme à une réalité vivante et actuelle, prolongée dans l'Eglise catholique et renouvelée dans la liturgie. Après avoir mentionné ses lectures religieuses, Claudel ajoute :

« Mais le grand livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Eglise. Louée soit à jamais cette grande mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris !... »

« La face collée aux grilles du chœur, les deux mains accrochées aux grilles du chœur, je regardais vivre l'Eglise et je comprenais tout [17] ».

A travers sa liturgie, l'Eglise se présentait aussi à lui, non seulement comme un spectacle enrichissant, mais comme une *communauté* vivante, comme un peuple saint, réuni au rendez-vous eucharistique, autour de ses pasteurs et de ses chefs. Peut-être manqua-t-il pourtant à Claudel, au sein de cette Eglise « majestueuse », une communauté plus réduite, mais plus proche, qui l'eût compris, accueilli, soutenu, et à travers laquelle il eût mieux encore expérimenté la charité de Dieu. Mais, à cette époque, les paroisses ne présentaient souvent qu'un aspect assez formaliste et n'étaient pas animées par des mouvements actifs de militants laïcs.

C'est pour cela sans doute que quatre longues années se passèrent avant que le converti de Notre-Dame se résolût aux renoncements

17. *L'épée et le miroir.*

définitifs : années de résistance, mais aussi de lutte, où patiemment la grâce cheminait à travers les obstacles, dissolvant les objections et manifestant ses exigences. Ce fut la confession de 1890 qui, en dévoilant son âme à l'Eglise, lui permit d'accéder à la Communion. Désormais, ce n'était plus seulement par sa pression que Claudel pouvait faire la connaissance du Christ, mais par une amitié intime de pécheur pardonné : incarnée dans des gestes sacramentaires, sa foi le faisait participer pleinement à la vie de Dieu dans le Christ et l'Eglise.

« Signe que notre destination est atteinte », suivant la parole profonde de Bergson [18], la *joie*, naguère contenue par la contradiction entre la pensée et la vie, pouvait dès lors déborder, le *Magnificat* retentir.

« Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de moi-même,
Et qui faites que je ne place pas mon bien en moi-même
Mais dans votre volonté seule.
Heureux non pas qui est libre, mais celui que vous déterminez comme une flèche dans le carquois [19] ».

La résurrection du chrétien permettait au poète d'accomplir sa mission universelle et d'être le « rassembleur de la terre de Dieu ». Délivré de la prison des idoles, l'artiste accédait à la maturité et apercevait la nature avec des yeux neufs :

« Il n'y a qu'une âme purifiée qui comprendra l'odeur de la rose [20] ».

Et, avec don Rodrigue, il pouvait dire, devant la nuit d'étoiles :

« Je n'ai jamais vu quelque chose de si magnifique ! On dirait que le ciel m'apparaît pour la première fois. Oui, c'est une belle nuit pour moi que celle-ci où je célèbre enfin mes fiançailles avec la liberté [21] ».

CONCLUSION

Lucidement réfléchie par une conscience en éveil, la conversion de Claudel apparaît ainsi, dans les perspectives philosophiques actuelles, comme un exemple parfait des conditions de la véritable *existence*. Elle manifeste les étapes à franchir, les stades à dépasser, pour parvenir à la plénitude de l'humanité.

Claudel précise encore la dialectique, analysée par Pascal, Kierkegaard et Blondel. Se dérobant à la servitude de l'« esthétisme » et à

18. *L'Energie spirituelle*, p. 24.
19. *Magnificat*, p. 99.
20. *L'oiseau noir dans le soleil levant*, p. 127. Cité dans *La perle noire*, textes recueillis et présentés par A. Blanchet (Gallimard), p. 23.
21. *Le Soulier de Satin*, 4e journée, scène XI et dernière.

la stérilité des abstractions, fussent-elles colorées d'absolu, il pénètre dans le domaine *religieux*, caractérisé par une relation interpersonnelle entre Dieu et l'homme, par un dialogue qui est appel et réponse. Naguère en regard solitaire et narcissique sur lui-même, l'homme accepte le face à face avec Dieu. Ce n'est plus seulement par un *Cogito* individuel, ni même par l'action créatrice de l'artiste, qu'il prend conscience de soi, mais par un rapport vivant avec son Créateur et Père : il s'aperçoit comme donné et redonné à soi-même par l'initiative amoureuse d'une Parole créatrice : « Tu es mon fils bien-aimé ». Il est connu et reconnu par une Bienveillance infinie comme un être personnel, comme un fils de Dieu.

Or, cette relation spirituelle s'opère par un *Médiateur* incarné, offert par Dieu à l'accueil de la foi. Présent dans l'histoire, Jésus-Christ réconcilie l'homme révolté avec son Créateur et lui découvre que l'absolu des idéaux ou des valeurs doit être nommé, peut être appelé, qu'il est Quelqu'un. Et son Esprit éveille en l'homme cet amour personnel, dont Il est la perfection. Par une éducation patiente, il l'aide aussi à opérer en lui le passage psychologique de toutes les facultés jusqu'à l'assimilation totale de Dieu. Transformation douloureuse, mais désaliénation libératrice, sur le modèle de la mort du Christ et de sa Résurrection. Présence vivante du Christ, l'*Eglise*, avec sa liturgie eucharistique, est la médiatrice de cette Pâque et introduit l'homme dans la communion fraternelle, où il est « reconnu » par autrui comme il l'est par Dieu. Alors seulement, l'*univers* des choses et des formes, utilisé par le technicien, connu par la pensée, transfiguré par l'artiste, peut-il être valablement possédé par l'homme, chanté par le poète : « Tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu ». Elle est retrouvée, l'Eternité.

Paris.

Emile RIDEAU, S. J.
Aumônier-adjoint de l'Union Sociale des Ingénieurs Catholiques.